

Mettre les rieurs de son bord

David Bélanger

Difficile de dire si c'est le confinement et la manière qu'il a eue d'éventer nos plaies; les blagues avec le gars qui s'accroche à sa pôle de douche pour mimer le métro-boulot-dodo alors qu'il télétravaille (hahaha!); ou encore les vidéos de semi-propagande comparant les gens de ma génération à nos aïeux sur les champs de bataille de la Somme, à la différence que nous étions couchés sur nos divans (haha! *bis*). Difficile de déterminer le motif, n'empêche: surgit ce sentiment d'écœurement devant la si douce et confortable mise à distance humoristique. Comme le disait Theodor Adorno dans un contexte postfasciste, « n'a pas besoin de preuves celui qui a les rieurs de son côté ». La satire, l'ironie, avant d'être des outils de contre-pouvoir et de s'éliminer dans le contexte qui est le nôtre, faisaient « cause commune avec les plus forts », manière de ridiculiser le monde qui érode leur influence. L'esprit de sérieux, la saine colère sont aujourd'hui conscrits pour dire notre époque.

Ancré dans le « milieu de l'humour », le dernier roman de Jean-Philippe Baril Guérard prend ce refus pour thème. Peuplé d'humoristes comme autant de narcissiques en déficit d'attention, le récit est respectablement attendu, à ceci près qu'il est raconté au futur, à la deuxième personne, sous la forme d'une longue prophétie: « Tu vas te dire qu'il peut rien arriver de grave », lit-on souvent, dans ce roman où, effectivement, rien de très grave ne survient. L'humour constitue un produit – à vendre –, un outil – pour charmer –, une arme – pour exister: « t'es rien quand t'arrives pas à faire rire », martèle la narration à propos du narrataire, Raph Massi, ancien adolescent malmené, vedette de la scène en devenir. L'humour, quand on en révèle la mécanique, paraît morbide.

Avec *La seule chose qui intéresse tout le monde*, François Blais, chantre du cabotinage, de la blague baveuse érodant chaque strate du milieu littéraire québécois – de l'écrivain au professeur, en passant par l'éditeur et le lecteur –, propose un roman de science-fiction. L'humour qui servait ailleurs dans son œuvre à désamorcer la culture et ses ineptes prétentions se trouve placé au cœur du procès. Bien sûr, dans le futur de Blais, l'écrivain Patrick Brisebois a un boulevard à son nom – Jacques Ferron, lui, se contente d'une avenue –, mais n'empêche, l'important se trouve ailleurs: retenant au maximum les vannes qui font rire, la narration se contente cette fois de nous décrire le travail d'un inspecteur de prémikas – ces automates conçus, essentiellement, pour avoir des relations sexuelles –, tentant d'évaluer si Angèle, le spécimen du riche « père de l'indépendance québécoise », est douée de la sentience nécessaire pour faire de l'humour ou non: « Elle avait développé une distance ironique

face à l'existence », assure son propriétaire. Il fallait la contrôler de toute urgence.

Avec sa trilogie *1984*, Éric Plamondon avait su, par le truchement de blagues un peu lourdes mais efficaces, nous raconter les hauts et les bas d'hommes d'exception – Johnny Weissmuller, Richard Brautigan, Steve Jobs. Le suicide de Brautigan, par exemple, réussissait à tirer un sourire, grâce à sa description. En fait, la trilogie faisait rire jusqu'au dernier tome, *Pomme S*, plutôt pétri d'un sentiment de filiation mielleux, un discours sur la paternité qui se refusait à la distance ironique. Dans le même sens, les derniers livres de Plamondon sont figés dans le premier degré, et *Aller aux fraises*, en bonne continuation de *Donnacona*, raconte une jeunesse dans cette lointaine banlieue de Québec, les frasques sans conséquence, mais les peurs véritables, l'épopée d'ivrognes, mais le regard empathique qui en décrit le désespoir ordinaire.

Dans ces trois livres, on trouve cette volonté de ne plus faire semblant; les quolibets sarcastiques, l'ironie outrancière, le décalage joueur sont délaissés. On énonce, parfois on dénonce, plus souvent on raconte et décrit la vie et ses désespoirs. Si, chez Baril Guérard, cela prend la forme d'un prêchi-prêcha un peu lourd – on dit que c'est un roman à clé, mais c'est également, un peu, un roman avec une morale et une psychologisation triste –, chez Blais et Plamondon, le passage à un registre sérieux se fait de façon plus équilibrée.

✱

Avec Michel Biron, j'interrogeais dernièrement dans *Sortir du bocal*, un petit essai sur l'ironie contemporaine, cette propension à user de l'ironie dans notre littérature; Biron décrivait cette ironie comme le *ground zero* de notre art de raconter, comme si le premier degré, le tragique par exemple, était singulièrement indisponible pour nos écrivain-es; François Blais et son *Document 1* constituait l'exemple typique pour illustrer cette tendance. Sans aller jusqu'à contredire ce constat, on peut affirmer que le dernier Blais travaille une autre matière, et avec profit. Le futur qu'expose le romancier est lentement déplié, avec ses règles, ses protocoles, ses bizarreries; comme l'énonce l'exergue du récit, tiré de Kurt Vonnegut, Blais ne connaît sans doute « rien à propos de la science et est ennuyé par tous les détails techniques » de l'univers technologique qu'il compose. Voilà pourquoi le récit enjambe volontiers ces détails, en commençant par l'ordre gouvernemental, l'état du monde en tant que tel, se concentrant avec économie sur le fonctionnement des prémikas, ces luxueux robots qui ont la

Éric Plamondon
Aller aux fraises
Le Quartanier, 2021, 116 p.

François Blais
La seule chose qui intéresse tout le monde
L'instant même, 2021, 174 p.

Jean-Philippe Baril Guérard
Haute démolition
Ta Mère, 2021, 326 p.